

## Nouvelles pratiques sociales



Jaques T. Godbout en collaboration avec Alain Caillé, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, 345 p.

Bernard Denault

Volume 6, numéro 2, automne 1993

Jeunes et enjeux sociaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301240ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301240ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Denault, B. (1993). Compte rendu de [Jaques T. Godbout en collaboration avec Alain Caillé, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992, 345 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 6(2), 223–225. <https://doi.org/10.7202/301240ar>



## L'esprit du don

Jacques T. GODBOUT,  
en collaboration avec Alain CAILLÉ  
*Montréal, Boréal, 1992, 345 p.*

Livre riche, stimulant et étonnant. Riche par son contenu, sa profondeur (ou son élévation ?), l'ampleur de sa perspective et la qualité de son écriture, claire malgré la complexité de la pensée. Un livre qui donne à réfléchir sur les fonctionnements sociaux des sociétés modernes et archaïques.

Le don, comme la loi, a un esprit ; il n'est pas un geste hâtif, purement matériel, mais il se situe dans un ensemble social qui lui donne sens, richesse et complexité. C'est un système qui n'est pas d'abord économique, même s'il contribue à faire circuler des biens, mais c'est « le système social des relations de personnes à personnes » (p. 26). Est don « toute prestation de bien ou service effectuée, sans garantie de retour, en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes » (p. 32).

Prestation toujours cyclique qui s'inscrit dans une boucle : donner – recevoir – rendre. Comme l'auteur le démontrera fort bien, le don est paradoxal : gratuit, mais construit dans un circuit d'obligations, sans garantie de retour, mais construit dans un système où le donateur sait qu'il y aura retour.

Dans un premier temps, Jacques Godbout détecte et analyse « les lieux du don » dans la société moderne ; dans la sphère domestique, considérée comme son lieu « naturel », dans celles du marché et de l'État. Sont ainsi traités le don entre amis, au sein de la famille, le don de la vie, le lien privilégié de la femme avec le don, l'héritage, le refus du don par la dilapidation, etc. Si la sphère domestique est le lieu privilégié des rapports interpersonnels nourris par le don, les systèmes marchand et étatique structurent des rapports égalitaires où l'échange des biens peut se faire indépendamment des personnes. Ils sont adaptés à la société libérale où « l'étranger » est omniprésent, « alors que le don est censé circuler dans les rapports communautaires » (p. 140). Dans sa dynamique paradoxale, « Perdre pour gagner [...] Il y a [...] quelque chose d'incompréhensible pour l'esprit moderne. Comment peut-on à la fois vouloir une fin (recevoir) et prendre normalement un moyen pour l'obtenir (donner), et en même temps ne pas considérer qu'il s'agit d'un moyen, cela étant la condition pour atteindre la fin ! » (p. 142) Les deux autres parties chercheront à élucider cette question.

Cet itinéraire réflexif nous amène « du don archaïque au don moderne », reprenant là où Marcel Mauss avait laissé en 1923-1924. Le don archaïque, dans ses différentes modalités, potlach des Indiens Kwakiutl du Nord-Ouest américain, le kula chez les Trobriandais du Pacifique, etc., circule dans des sociétés où, dans les rapports d'échange, les personnes, plus que les objets, sont déterminantes ; même la monnaie n'a pas de valeur absolue ; elle varie et mesure les choses de façon indirecte « par réfraction de la valeur des personnes » (p. 165). À travers une impressionnante revue de sources ethnologiques, qui surprend le lecteur moyen en flagrant délit d'inculture, le don archaïque se révèle, dans sa complexité, un facteur important de la structuration des liens sociaux entre les personnes et les groupes, symboliquement relié à la nature, à la fécondité, à la vie et à la mort.

Cet itinéraire nous mène à la société moderne où les rapports secondaires, médiatisés, dépersonnalisés sont dominants : circulation froide et horizontale des biens dans les rapports de marché, dans un système mondial et étranger : au sein des sociétés nationales, circulation dans les rapports médiatisés par l'État devenu providence, qui tend à se substituer au don, et parfois à le pervertir. La problématique du don sert ici de critique à une société marchande qui tend à évacuer les rapports sociaux fortement personnalisés, qui valorise la marchandise, la production, la rationalité, l'utilitarisme.

On ne s'étonnera pas que cette critique amène l'auteur, qui reconnaît néanmoins la nécessité et l'utilité des sphères marchande et étatique, à souhaiter que la société moderne retrouve une dynamique du don qui permettrait de contrer la violence, relativiser les rapports marchands et réhabiliter certains types de liens sociaux davantage centrés sur les personnes, sur la gratuité et sur la liberté.

Donc, livre très riche et stimulant. Un livre étonnant aussi, qui surprend dans sa démarche même. L'auteur, réfléchissant sur la participation et la démocratie, nous avait habitués à une réflexion bien fondée dans les faits. Ici, la démarche est phénoménologique et philosophique : une ligne de pensée droite, solide, structurée, mais dont le rapport avec le réel reste général, distant, et éclectique. Le discours est convaincant lorsqu'il analyse et construit le système du don, lorsqu'il critique les faiblesses et les perversions des sociétés modernes, lorsqu'il rappelle l'importance et des personnes, et des liens sociaux qui attachent et obligent parfois.

Mais le lecteur garde à l'esprit certains doutes vraisemblablement suscités par la méthode qui repose en grande partie sur l'expérience de l'auteur, et sur une sagesse tirée du discours populaire et du sens des mots. L'auteur cite quelques exemples qui illustrent les dangers et le refus du don, mais pour plausibles qu'ils soient, il n'est pas sûr qu'ils soient généralisables, ou qu'on n'en puisse trouver qui illustreraient le contraire. De même, au sujet des raisons invoquées par les donateurs de rein pour justifier leur geste : cette intention immédiate et spontanée des acteurs devrait être mise en perspective plus critique, et tous

les lecteurs ne partageront pas la critique implicite de Bourdieu faite par l'auteur sur ce point (p. 132). Non plus qu'on sera porté à admettre qu'il y ait autant de sociologues «utilitaristes» et «déterministes» que l'auteur semble le croire. Ce qui étonne aussi, c'est cette singularité du don qui lui donne un caractère transcendant : même s'il s'agit d'un phénomène social total, il est étonnant qu'on ne puisse davantage pluraliser les façons de concevoir, notamment en fonction de l'appartenance de classe dans les sociétés modernes : il n'est pas sûr que le don ait le même sens, ou la même fonction, selon qu'on appartient à une classe possédante ou à une classe défavorisée. Enfin, le lecteur plus attentif à la méthode, sera très étonné que l'auteur, invoquant la grande richesse et la complexité du don, en arrive à récuser, en conclusion, la possibilité que les sciences humaines puissent appréhender un tel objet (p. 310). Sans être réductionniste, ce lecteur préférera sans doute la solidité limitée des sciences humaines, malgré ses avatars, à l'incertitude éclectique de l'éclatement phénoménologique à laquelle l'auteur semble acculé par sa démarche.

Ceci dit, ce livre est nuancé, riche, stimulant et susceptible de provoquer une réflexion féconde pour tous les lecteurs, quelle que soit leur implication sociale.

*Bernard DENAULT*  
*Faculté des lettres et sciences humaines*  
*Université de Sherbrooke*